

Acte Premier

Scène I

Voix en coulisse.

MARIE. – Monsieur n'est toujours pas là ?

LA BONNE. – Non, Madame.

MARIE. – Téléphonez à son laboratoire.

LA BONNE. – Le téléphone est en dérangement, Madame.

MARIE, *entrant à Ambroise qui est en scène.* – Enfin, te voilà. ! Je croyais que c'était ton fils.

AMBROISE. – Mon fils ?

MARIE. – Oui ! Alain !

AMBROISE. – Tu veux dire : notre fils ?

MARIE. – C'est la même chose, je suppose.

AMBROISE. – Bon.

MARIE. – Bonjour.

AMBROISE. – Bonjour.

MARIE. – Je suis contente de te voir. J'étais inquiète ! En proie à une nervosité.

AMBROISE. – Pourquoi ? Tu n'ignorais pas que je devais passer la nuit dans mon laboratoire ?

MARIE. – Oui, la nuit de jeudi.

AMBROISE. – Hé bien ?

MARIE. – C'est-à-dire, avant-hier. Mais pas la nuit dernière, car nous sommes samedi.

AMBROISE. – Samedi ? Ah oui ! Tu n'as donc pas été prévenue ? Ma secrétaire devait te téléphoner.

MARIE. – Le téléphone ne fonctionne pas. J'ai dit à Jane de passer à la Compagnie afin de demander qu'on vienne vérifier la ligne d'urgence. Je voulais envoyer Alain jusqu'à ton laboratoire.

AMBROISE. – Pourquoi ?

MARIE. – Pour savoir. Tu pouvais être souffrant ! On ne sait jamais !

AMBROISE. – Je ne suis pas malade.

MARIE. – On peut ne pas être malade et en 48h devenir malade. Tiens ! Charlotte n'était pas malade et aujourd'hui elle l'est.

AMBROISE. – Ah !

MARIE. – Oui.

AMBROISE. – Son père est médecin. Lemartel n'a pas besoin de moi pour la soigner.

MARIE. – Il n'a pas besoin de toi, évidemment. Ça n'empêche pas qu'elle est malade et que j'ai le droit d'être inquiète.

AMBROISE. – Pourquoi ?

MARIE. – Mais enfin ! Charlotte est la fiancée de notre fils.

AMBROISE. – La fiancée ! Tu vas un peu vite. D'abord Alain n'a pas vingt ans.

MARIE. – Il l'aime.

AMBROISE. – Ça ne suffit pas.

MARIE. – Et alors ? Je ne t'aimais pas, moi, à vingt ans ?

AMBROISE. – Tu me l'as dit.

MARIE. – C'était vrai !

AMBROISE. – Peut-être.

MARIE. – Sûrement ! Charlotte aime Alain, j'en suis sûre.

AMBROISE. – En est-elle certaine.

MARIE. – Oui.

AMBROISE. – Bon, sait-on de quoi souffre cette enfant ?

MARIE. – Lemartel et un de ses confrères sont d'accord pour conclure à une crise d'appendicite. Alain me l'a d'ailleurs confirmé hier.

AMBROISE. – Et depuis ?

MARIE. – Je ne sais rien ! Alain est rentré tard. Comme j'avais la migraine, je me suis couchée très tôt, je ne l'ai pas vu, et comme ce matin, cet enfant avait cours à 8 heures, il est possible que... Enfin, voilà... Pauvre Charlotte... Crois-tu que c'est grave ?

AMBROISE. – Je ne crois rien. Comment veux-tu que je le sache !

MARIE. – Tu ne crois pas que...

AMBROISE. – Je me refuse à croire. Laisse-moi. J'ai à travailler.

MARIE. – Ambroise, il faut que je te parle.

AMBROISE. – C'est fait !

MARIE. – J'ai autre chose à te dire.

AMBROISE. – Plus tard, veux-tu ?

MARIE. – Tout de suite, c'est urgent.

AMBROISE. – Je t'écoute.

MARIE. – Je suis effrayée.

AMBROISE. – Pourquoi ?

MARIE. – Tu ne devines pas ?

AMBROISE. – Deviner quoi ?

MARIE. – Oh ! Oh ! Oh !

AMBROISE. – Il est bien inutile de te mettre dans cet état !
Explique-toi.

MARIE. – Voilà les hommes... Ambroise. Ne pourrais-tu penser un peu à nous ? À l'avenir d'Alain ? Il est vrai que je te vois si peu. Je comprends que tu sois attaché à tes travaux.

AMBROISE. – À la science, oui.

MARIE. – Et si un jour l'ordre des médecins t'infligeait un blâme ?

AMBROISE. – Pourquoi ?

MARIE. – J'ai entendu l'autre jour, Olivier te dire que tes recherches étaient des plus critiquées par vos confrères.

AMBROISE. – Un blâme n'a pas de conséquences pratiques, je veux dire financières. C'est bien là ton point de vue.

MARIE. – Oui, mais... Enfin je ne te cacherai pas que la semaine dernière le ton de Langereaux m'a effrayé !

AMBROISE. – Effrayé. ! Oui...

MARIE. – Rue Haute, quand nous remontions en voiture, il t'a dit d'une façon tellement significative « À votre place, je me méfierais. On chasse. Je suis pour moi, mon cher absolument sûr de vous. Mais. le mot charlatanisme coule si vite un homme. »

AMBROISE. – Langereaux exagère tout. C'est un de ses défauts.

MARIE. – Peut-être. N'empêche, en te quittant, il a ajouté « Reprenez-vous, mon cher confrère ! » Il ricanait d'ailleurs, je l'ai bien vu.

AMBROISE. – Si, il n'y avait que Langereaux.

MARIE. – Il y a autre chose ? Une cabale montée contre toi ? Ambroise, tu me caches la vérité.

AMBROISE. – Mais non. Mais non. Il n'y a rien.

MARIE. – Mais alors, pourquoi as-tu l'air tourmenté ? Oh, je te connais bien va !

AMBROISE. – Ah, tu me connais bien !

MARIE. – Tu vois ! Un rien t'énerve.

AMBROISE. – Bon. Bon. J'ai peut-être les nerfs un peu tendus, mais tu n'as rien à redouter. Au point de vue scientifique, je doute toujours de moi. Il est possible que parfois je sois inquiet.

MARIE. – Tu vois !

AMBROISE. – Souvent, mes recherches ne me donnent pas entière satisfaction et il m'arrive, je le sais, de sortir de mon caractère !

MARIE. – Si ce n'est que ça ! Ce n'est pas grave, mais tu es fatigué, tu travailles trop. Ces nuits de veille, il n'y a rien

de plus malsain ! Quand je pense qu'il faut que ce soit moi qui m'inquiète de ta santé. Et tu es médecin.

AMBROISE. – C'est généralement ainsi !

MARIE. – Tes découvertes ne peuvent-elles pas nuire à notre situation, à l'avenir d'Alain, à son mariage avec Charlotte Lemartel ? Le reste, c'est de l'imagination.

AMBROISE. – Nous ne nous comprendrons jamais.

MARIE. – C'est moi qui ai demandé à ces enfants d'attendre. Charlotte et Alain mourraient d'envie de nous parler de leurs prochaines fiançailles.

AMBROISE. – Eh bien ?

MARIE. – Je leur avais demandé de patienter jusqu'à la semaine prochaine, que tu aurais peut-être moins de travail.

AMBROISE. – Pourquoi ? Crois-tu que les recherches sont en fonction de la journée de 8 heures.

MARIE. – Non, bien sûr, mais tu pourrais tout de même me sacrifier quelques minutes de temps en temps.

AMBROISE. – Ce n'est pas facile.

MARIE. – Enfin, je comptais inviter le docteur Lemartel à dîner pour bavarder un peu de l'avenir de nos enfants. Elle est tellement charmante cette petite Charlotte. Et gaie !. Et quelle dote... Lemartel a fait des affaires en or, durant ces dernières années.

AMBROISE. – Oui. Les miennes ont baissé, c'est ce que tu veux me faire comprendre, n'est-ce pas ?

MARIE. – Non. Enfin. Oui. C'est-à-dire... Il est certain, Ambroise, que le goût de la recherche t'a empêché d'étendre ta clientèle. J'espère que si Alain épouse

Charlotte Lemartel, ces enfants prendront dans la vie, un meilleur départ financier que nous. D'abord elle est fille unique. Son père l'adore, donc notre intérêt...

AMBROISE. – Nous ne nous comprendrons jamais, nous ne parlons pas le même langage.

MARIE. – Notre intérêt est le même... Alors...

AMBROISE. – Sans doute, mais notre but diffère.

MARIE. – C'est possible, je ne dis pas ça.

AMBROISE. – C'est heureux. Il n'est question ni de blâme, ni de difficultés financières et tu peux dormir en paix. Depuis notre mariage, as-tu beaucoup souffert ? Non, n'est-ce pas ? Alors...

MARIE. – Mais, pense à nous tout de même.

AMBROISE. – Assez, veux-tu ?

MARIE. – Tu veux apaiser mes craintes, mais...

On frappe.

Scène II

LA BONNE, *passant la tête à la porte.* – Madame, c'est l'employé du téléphone.

MARIE. – Enfin ! Dites-lui de venir.

AMBROISE. – Et que l'on fasse l'impossible pour me rendre la ligne !

LA BONNE. – Je vais le demander, Monsieur.

AMBROISE. – Je vais me changer.

MARIE. – Tu feras bien. Voilà quarante-huit heures que tu n’as pas vu une goutte d’eau !

AMBROISE. – Comment le sais-tu ?

MARIE. – Tu n’as pas de salle de bains dans ton laboratoire que je sache.

AMBROISE, *se retournant*. – Il n’est pas indispensable d’avoir une salle de bains pour être propre. *Il sort*.

MARIE. – Bien sûr. (*À la bonne*) Nous vous laissons le champ libre.

Scène III

LA BONNE. – Eh vous là-bas ! Vous pouvez entrer, le champ est libre, paraît-il

L’EMPLOYÉ. – Le champ est libre ? Vous connaissez ça vous « le champ libre » ?

LA BONNE. – Je ne sais pas. Ça doit être la liberté de s’amuser pour les yeux du beau monde.

L’EMPLOYÉ. – C’est du beau monde ici ?

LA BONNE. – Vous savez, il y a sûrement des plus riches.

L’EMPLOYÉ. – Qu’est-ce qu’il fait votre patron ?

LA BONNE. – C’est un savant.

L’EMPLOYÉ. – Savant... En quoi ?

LA BONNE. – Il fait des recherches sur des petites bêtes.

L’EMPLOYÉ. – Quelle drôle d’idée.

LA BONNE. – Le patron s'enferme une nuit sur deux dans un laboratoire.

L'EMPLOYÉ. – Mince alors !... La nuit ?

LA BONNE. – Oui, Oui.

L'EMPLOYÉ. – Moi, la nuit, je la passe dans un plumard.

LA BONNE. – C'est une opinion.

L'EMPLOYÉ. – Allez, votre patronne, elle roupille toute seule.

LA BONNE. – Dame !

L'EMPLOYÉ. – Eh bien, ça ne doit pas être marrant pour elle. Et vous, vous dormez toute seule aussi ?

LA BONNE. – Oui.

L'EMPLOYÉ. – On embauche pas chez vous ?

LA BONNE. – Bas les pattes !

Scène IV

Entre Olivier, assistant d'Ambroise Daumier.

OLIVIER. – Bonjour, Docteur. N'êtes-vous pas trop fatigué ?

AMBROISE. – Non, ça va. Merci.

OLIVIER. – Voici les feuilles des trois derniers jours d'expérience, celle du cobaye 2.

AMBROISE. – Je venais justement de téléphoner au laboratoire. Ce n'est pas concluant. Il faudra recommencer l'analyse. Mon cher, nous mettrons les affaires sérieuses

à plus tard, ma femme vous attend au salon, et je dois recevoir Lemartel. Je vous demanderais de me laisser avec lui, dès son arrivée. Une cigarette.

OLIVIER. – Merci. Excusez-moi, nous avons encore quelques minutes. Je voulais vous dire...

AMBROISE. – Un moment, j'y pense, passez-moi les fiches jaunes où nous avons consigné les expériences du mois dernier, celles qui vous paraissaient si peu satisfaisantes. Que vouliez-vous me dire ?

OLIVIER. – Patron, il est de mon devoir de vous prévenir de ce qu'on raconte un peu partout à votre propos.

AMBROISE. – Que dit-on ?

OLIVIER. – On parle de vous comme d'un docteur « miracle ».

AMBROISE. – Je ne crois pas au miracle. Mais vous m'intéressez. Que dit-on encore ?

OLIVIER. – Que vous prétendez vouloir obtenir des guérisons à distance, et nos bons confrères, en concluent que vous déshonorez notre art.

AMBROISE. – C'est amusant.

OLIVIER. – Je ne crois pas qu'il faille prendre à la légère les débuts d'une cabale.

AMBROISE. – Que voulez-vous que j'y fasse, je ne peux pas répondre, mes recherches n'ont pas encore abouti. Mon laboratoire n'est pourtant pas sonore !

OLIVIER. – On n'est jamais trop prudent.

AMBROISE. – Voyez-vous, Olivier, ce qui me met en rage, c'est que si on ne se contente pas de la routine aux yeux des collègues, de certains heureusement, on passe pour un charlatan. Tout de même, si nous n'en sommes plus à l'époque du clystère et de l'Ipecca, c'est parce que des

hommes ont cherché, donné leur vie à la science. C'est parce que jour et nuit dans nos laboratoires, des héros, je dis bien, des héros se penchent sur les souffrances humaines, en faisant abnégation de toutes ambitions. Seulement voilà. Certains ne veulent pas admettre que je puisse en savoir plus long qu'eux. Quelle boue...

OLIVIER. – Vous fallait-il cela pour vous apercevoir que souvent nous vivons dans un monde qui n'est pas joli-joli ?...

AMBROISE. – Je ne me suis jamais fait trop d'illusion sur l'homme en général, mais...

OLIVIER. – Croyez-moi, patron. Il n'y a pour le chercheur à l'heure présente que les pays neufs pour lui faire une place.

AMBROISE. – Comment l'entendez-vous ?

OLIVIER. – J'entends, pour ne pas craindre les innovations, les révolutions mais pour les susciter au contraire... Et si vous me faisiez l'honneur de...

AMBROISE. – Continuez...

OLIVIER. – ... De m'associer à vos recherches. Je me permettrais de vous donner un conseil.

AMBROISE. – Lequel ?

OLIVIER. – Je crois tellement dur comme fer à votre réussite totale, que je vous suggère d'accepter l'offre de ce laboratoire étranger dont je vous ai parlé il y a un an.

AMBROISE. – À moi ?

OLIVIER. – Oui. Un laboratoire de la Bavière.

AMBROISE. – De la Bavière ? Je ne me rappelle pas !

OLIVIER. – Réfléchissez, patron. Je vous ai même dit à peu près les conditions financières qui vous seraient faites. Seulement à ce moment, vous négligez mon offre.

AMBROISE. – À présent encore. Voyez-vous, je veux avant tout travailler pour le bien de mon pays.

OLIVIER. – Ces sentiments vous honorent, mais si un jour, fatigué de vous cogner à des portes qui ne s'ouvrent pas, vous changiez d'avis...

AMBROISE. – Je ne le crois pas...

OLIVIER. – Pourtant, votre pays n'a pas pour vous une bien grande considération. Les subventions promises sont chaque fois discutées.

AMBROISE. – Vous croyez qu'ailleurs... Je pourrais travailler ?

OLIVIER. – Oui, parfaitement. Vous consacrer totalement à la science, sans tracas financier ou autre.

AMBROISE. – Vous savez que je n'ai jamais fait de politique ? Et... Qu'en dehors de mon laboratoire, je suis un niais !

OLIVIER. – Rien de ceci ne regarde la politique. Il s'agit de science.

AMBROISE. – Je dois avouer que souvent je suis obligé de constater à ma grande honte que le monde où je suis contraint de vivre me soulève souvent le cœur.

OLIVIER. – Voulez-vous cette fois, réfléchir à ma proposition ?

AMBROISE, *vivement*. – Que pouvez-vous faire directement dans tout cela ?

OLIVIER. – Si la chose vous intéresse, nous pourrions en reparler.

AMBROISE. – J'y réfléchirai et je vous donnerai ma réponse.

OLIVIER. – Je ne crains qu'une chose.

AMBROISE. – Laquelle ?

OLIVIER. – Je crois que vous n'avez pas entière confiance en moi.

AMBROISE. – Je ne saisis pas ?

OLIVIER. – J'ai continué à vos côtés mon travail d'assistant. Mais vous m'avez systématiquement écarté de vos dernières recherches.

AMBROISE. – C'est qu'elles sont encore en ordre si dispersé ! (*Sonnerie*)

OLIVIER. – Cette raison servirait la thèse inverse.

AMBROISE. – Vous vous trompez, je ne vous ai nullement écarté de mes recherches

OLIVIER. – Je suis heureux de l'apprendre, patron.

AMBROISE. – Maillard. Il est possible que bientôt, nous reparlions utilement de votre suggestion à mon égard.

OLIVIER. – Je le souhaite pour votre œuvre et le grand homme qui est en vous. Puis-je aller saluer Madame Daumier ?

AMBROISE. – Je vous en prie.

Scène V

Entre Lemartel.

LEMARTEL, *entrant à Maillard.* – Bonjour, c'est moi qui vous chasse ?

OLIVIER. – Pas le moins du monde ! Je prenais congé du Docteur Daumier.

AMBROISE. – Exact, cher Ami ! (*Olivier sort.*)